

Mémoires enfouies, terres maudites

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 86, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97409ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (2021). Compte rendu de [Mémoires enfouies, terres maudites]. *L'Inconvénient*, (86), 77–79.

Mémoires enfouies, terres maudites

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

Pour la plupart des gens, une terre désolée, ingrate, inhospitalière est forcément une terre septentrionale, du genre taïga. Mais cette sorte de terre peut aussi se trouver dans les contrées du Sud. Outre ces adjectifs, on la dira alors caillouteuse, aride, fouettée par un vent âpre. Qui, à moins d'y être né, aurait envie de s'y établir ? Nous sommes en Catalogne espagnole, appelée la Catalogne du Sud par ceux des Catalans qui se refusent à voir les Pyrénées comme une frontière qui divise. Là est une terre à laquelle s'appliquent tous les adjectifs énumérés jusqu'ici. Son nom : *Terra Alta*. C'est aussi le plus récent titre du grand romancier espagnol Javier Cercas, qui, fidèle aux obsessions l'ayant guidé dans plusieurs de ses ouvrages précédents, s'attarde aux plaies laissées par l'histoire, les plus douloureuses échappant souvent au premier regard.

Tant qu'à faire de la sémantique, rappelons l'évidence : un roman policier est un roman avec des policiers. Et une loi du genre : l'un d'entre eux, entêté, mènera l'enquête, souvent contre sa hiérarchie qui a déjà classé l'affaire. Dans *Terra Alta*, le policier s'appelle Melchor, comme le roi mage des Évangiles, a pensé sa mère qui lui a donné ce nom, allez comprendre l'analogie, en le voyant tout poisseux à la naissance. Le métier de cette mère, prostituée dans les bas-fonds de Barcelone, fera en sorte que le garçon grandira sans

père, ou plutôt avec trop de pères putatifs pour avoir l'esprit en paix. Et pas seulement l'esprit. Bagarreux, décrocheur scolaire, *dealer* pour un réseau de Colombiens menant leurs affaires en Espagne : il n'a pas vingt ans qu'il a déjà goûté à la prison à quelques reprises. Chaque fois, cette Mère Courage usée prématurément se tiendra à ses côtés – au parloir, au tribunal, dans sa vie. Jusqu'au jour où elle meurt assassinée, sans doute par les quatre fêtards qui l'ont fait monter dans leur voiture, la dernière fois qu'on l'a vue.

Cette mort laissée impunie n'est pas le seul événement qui donne au jeune Melchor, alors toujours en prison, le vif désir de reprendre ses études pour devenir policier. La découverte – lecture serait ici un mot trop faible – du roman *Les misérables*, sur les conseils d'un taulard lettré, le changera durablement. Dans *Terra Alta*, le roman de Victor Hugo est plus qu'un leitmotiv. Il remplit une fonction spéculaire, qui va au-delà de l'identification habituelle du lecteur à un personnage. D'autant que, sur le plan de l'identification, Melchor oscille entre le bagnard Jean Valjean, Monsieur Madeleine, son double présentable en société, et le policier Javert, némésis des deux premiers. Dénoncer l'injustice au moyen d'un roman, comme l'a fait Hugo, ne suffit pas. Il faut aussi pouvoir montrer où est la justice, ce que *Les misérables* entendait bien faire, quitte à passer par



une démonstration. Comme en écho, Cercas emprunte aussi cette voie, mais sur le mode dubitatif, sans jamais plomber l'intrigue. Le prix Planeta, décerné à *Terra Alta* à sa parution, en 2019, en aura pris bonne note à sa façon.

Le parcours personnel du policier Melchor avant qu'il ne devienne un excellent policier, voire un héros national pour avoir abattu seul quatre terroristes en pleine action à Madrid, ne saurait se réduire à ce résumé de quelques lignes ; et, s'il nourrit dans une large mesure l'intrigue principale de *Terra Alta*, c'est que l'enquête poursuivie par le policier envers et contre tous soulèvera des questions d'ordre moral, en particulier sur les méthodes utilisées. On connaît le cadre : une région perdue de la Catalogne où Melchor est un jour muté pour sa propre protection, après son fait d'armes contre les terroristes ; une région où chaque caillou demeure terni du sang de la guerre civile, où chaque ancien, au café, aurait un souvenir de violences franquistes ou anarchistes à raconter s'il ne préférerait garder le silence. Quant au meurtre à élucider, il est sordide : deux vieillards, un riche industriel de la région (la cartonnerie Adell) et sa femme, tous deux réduits à une bouillie de viscères dans le salon de leur villa après avoir été méticuleusement torturés, tandis que leur femme de ménage roumaine s'en sort mieux, si l'on peut dire, ayant été abattue d'une simple balle au front, dans sa chambre, à l'étage.

Dans la meilleure tradition du roman réaliste du 19^e siècle, auquel il rend un hommage implicite, *Terra Alta* fait se croiser les fils du passé et du présent, du singulier et du collectif, du privé et du public, du licite et de l'illucite, et montre les limites de telles oppositions. Les frontières se brouillent. L'esprit humain est un abîme. La mémoire s'y engouffre. Comment fixer les règles ?

Comme le sous-inspecteur Barrera le dira à Melchor en lui passant un savon après une certaine fouille, nocturne et intempestive, menée dans les bureaux de la cartonnerie Adell : « La justice n'est pas seulement une question de fond. C'est surtout une question de forme. Aussi ne pas respecter les formes

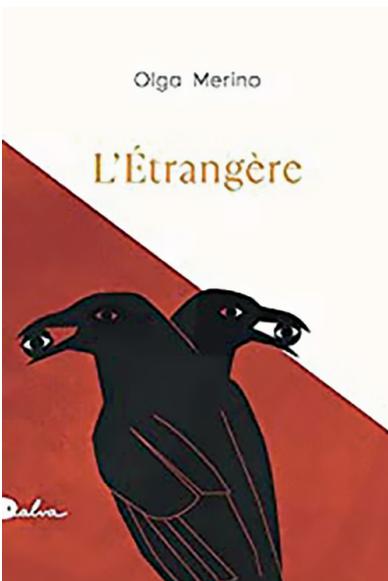
de la justice revient à ne pas respecter la justice » (p. 211). Et ceci encore, quelques lignes plus loin : « La justice absolue peut être la plus absolue des injustices. »

Goût de l'aphorisme ? Attention au réel, plutôt. Il n'y a qu'à regarder autour.

DÉRACINEMENT

Avec *L'étrangère* d'Olga Merino, romancière espagnole née à Barcelone, où elle habite aujourd'hui après avoir vécu à Londres et à Moscou, nous sommes dans la campagne ibérique la plus reculée – Andalousie ? Galicie ? le flou est maintenu à dessein, car cette campagne pourrait être partout où l'intérieur du pays a été vidé de ses habitants, aimantés par les grandes villes. Les terres sont désolées, craquelées par la sécheresse. Elles ne sont plus une bonne affaire, même pour la culture de l'olivier. Le moulin à farine a cessé de fonctionner depuis plusieurs années. Le village se réduit à deux ou trois commerces de première nécessité, l'église, le cimetière, un atelier de carrosserie, le poste de la Guardia Civil et deux bars à la clientèle reconnaissable au premier coup d'œil : pauvres hères, main-d'œuvre saisonnière et épaves d'un côté ; natifs plus ou moins socialement intégrés de l'autre. Les mentalités, déjà conditionnées par la tradition pour admettre le familier et rejeter ce qui s'en éloigne, se sont refermées encore davantage avec le temps. Enfin, le système des grandes propriétés terriennes, même s'il n'incarne plus l'ordre séculaire de jadis, jette une ombre sur la vie du lieu.

Ce lieu, c'est la ferme de Las Breñas, propriété des Jaldón. Non loin, au pied de la colline, à l'écart du village, les Marotos possédaient jadis un lopin de terre et une maison, El Hachuelo, qui tombe aujourd'hui en ruine. À la fin du 19^e siècle, il a fallu payer un substitut au grand-père Marotos conscrit par l'armée espagnole, pour lui éviter d'aller se faire tuer dans l'une ou l'autre des guerres d'indépendance cubaines. C'est ainsi que la parcelle mise en vente est opportunément tombée dans l'escarcelle des Jaldón. La maison, elle, est restée aux Marotos. Cependant, le père,



qui n'arrivait plus à gagner sa vie dans la région, s'est déplacé plus au nord, à Barcelone. La famille s'est entassée dans un deux-pièces en banlieue ; lui est entré à l'usine – de porcelaine en l'occurrence. Quand il meurt, sa fille, Ángela, a dix ans. Gabi, le fils, qui a viré junkie et qu'il a mis à la porte un an plus tôt, meurt à son tour d'une overdose. Désormais sans hommes, la mère et la fille sont revenues vivre dans la maison d'El Hachuelo. Mais Ángela a voulu voir le monde. D'abord jeune fille au pair à Londres dans les années Thatcher, elle a ensuite été le modèle, puis la maîtresse d'un peintre, qu'elle a quitté quelque temps avant que ce dernier ne se suicide en se jetant dans la Tamise. C'est donc une femme d'âge mûr, usée et blessée par la vie, qui revient un jour dans la maison d'El Hachuelo, auprès d'une mère vieillissante, bientôt morte, et qui n'en bougera plus, vivant de peu, seule, aigrie, limite poivrée, folle, disent les gens au village.

Cette reconstitution chronologique des événements n'est pas inutile pour rendre compte d'un roman qui les évoque dans un désordre étudié, attentif aux circonvolutions de la mémoire, celle-ci d'autant plus sinueuse que nombre d'épisodes violents du passé y sont verrouillés ou déformés, et que l'entêtement d'Ángela à les mettre au jour se heurte à l'hostilité ou au mutisme des témoins. La découverte du corps du grand propriétaire terrien Don Julián Jaldón, pendu à un arbre, déclenche l'action dès le premier chapitre. Ce ne sera pas le seul suicidé, ni dans cette famille ni dans la région, au point où, dans les années 1980, un psychiatre a cru bon d'y mener une étude de terrain. La consanguinité, la pauvreté et l'isolement ne suffisent pas à expliquer cette chaîne de suicides – femme se jetant dans le puits, pendus de pères en fils. Pourquoi ? On ne saura rien d'autre des travaux du psychiatre. Et pour cause : c'est au roman que revient le travail d'élucidation, à Ángela qui se cherche, à distance des conventions et, chose plus difficile, du passé.

L'étrangère est le cinquième ouvrage de fiction d'Olga Merino et le premier traduit en français. Dans les années 1990, cette dernière, par

ailleurs journaliste, a été correspondante à Moscou pour un journal catalan, *El Periódico* ; le passage de la Russie à une économie de marché, qu'elle a ainsi vu de près, devait lui inspirer son premier roman, *Cenizas Rojas*. Un recueil de nouvelles, *Las normas son las normas*, sur les victimes de la guerre de Crimée, lui a valu de recevoir en Espagne le prix Vargas Llosa. *L'étrangère* (*La forastera*) paraît à Paris, aux toutes nouvelles éditions Dalva, maison résolument féministe, qui entend publier avec parcimonie (dix titres par an) des ouvrages (romans, essais, récits) écrits par des femmes, en traduction pour commencer.

Construit sur des secrets de famille, *L'étrangère* est avant tout une histoire de déracinement et de délitement social. Le livre s'inscrit dans la veine du roman néorural, qui dépeint une campagne souvent sombre, sans horizon, jamais bucolique, parfois traversée d'éclairs de tendresse ou d'humour qui auraient échappé au désarroi général, tel ici le curé Andrés qui retrouve régulièrement au bar ses copains aussi désespérés que lui. Dans *L'étrangère*, le monde paysan n'est plus. Les gîtes ruraux avec piscine représentent l'avenir des campagnes. La classe ouvrière, qui s'abrutit en banlieue, a les poumons abîmés et regrette sa vie d'antan. Dans les champs, les travailleurs saisonniers sont maintenant ukrainiens ou africains. Les vieux meurent à l'hospice, non dans la maison où ils ont vécu. Le mal-être atteint toutes les couches de la société. Au centre de cette désolation, une femme qui gueule, frémissante de colère, à la recherche de la vérité sur ses origines et qui veut se croire protégée grâce au vieux fusil à deux coups que son père a laissé dans la maison en partant. Elle ne se trompera qu'à moitié. ■

TERRA ALTA
Javier Cercas
Traduit de l'espagnol (Espagne) par
Aleksandar Grujičić et Karine Louesdon
Actes Sud, 2021, 320 p.

L'ÉTRANGÈRE
Olga Merino
Traduit de l'espagnol (Espagne) par Aline
Valesco
Dalva, 2021, 198 p.